

REVUE MUSICALE

Opéra-Comique. Représentations de Mme Kutschera dans *Widelo* et débuts de Mlle Brohly dans *Miarka*. — **Concerts du Conservatoire.** Mise au répertoire d'œuvres de MM. Vincent d'Indy, Claude Debussy, Albéric Magnard et Georges Hüe; *le Défi de Phébus et de Pan*, de J.-S. Bach. — **Concerts-Colonne et Concerts-Lamoureux.** Retour intéressé à Wagner et à Berlioz: *En Norvège*, suite symphonique de M. Arthur Coquard, et *Symphonie en mi bémol*, de M. G. Enesco. — **Conservatoire.** Audition des envois de Rome de MM. Edmond Malherbe et Charles Levadé.

Deux débuts à l'Opéra-Comique :

Mme Kutschera qui, depuis qu'elle vient régulièrement nous visiter, n'avait encore chanté que dans les concerts, désirait se montrer aux amateurs français dans un des rôles qui lui ont valu, à ce qu'il paraît, le plus de succès en Allemagne et c'est exprès pour cela — peut-être aussi pour fêter le centenaire du chef-d'œuvre — que l'Opéra-Comique a remonté en vue des soirées d'abonnement le *Widelo* de Beethoven. Que n'avons-nous entendu plus tôt Mme Kutschera dans ce rôle, alors qu'en plus de son style et de sa science vocale, elle avait une voix qui pouvait sonner avec éclat, à l'occasion, qui répondait à ses intentions et ne trahissait pas ses efforts ! Il faut avouer que maintenant elle fatigue visiblement dans les passages de chant soutenu, comme le grand air de Léonore, et que c'est seulement dans les morceaux dramatiques comme ceux qui se succèdent durant le tableau de la prison et qui aboutissent au tonnerre quator du pistolet, que la voix s'échauffe et que la cantatrice arrive à en tirer des effets propres à nous émouvoir. Cette représentation, du reste, où M. Beyle a remarquablement chanté l'air si difficile et si beau de Floristan, où MM. Dufranne et Vieuille se sont montrés excellents dans Pizarre et dans Rocco, où M. Carbonne et Mlle Vauthrin ont tenu gentiment les rôles de Jacquino et de Marceline, où l'orchestre enfin a magistralement rempli sa tâche et joué la magnifique ouverture de *Léonore* (n° 3) sous l'impétueuse direction de M. Luigini, cette représentation, dis-je, était tout à fait digne d'un tel chef-d'œuvre et très

préférable, du fait de ces nouveaux interprètes masculins, à celles que l'Opéra-Comique nous en avait déjà données, quand Mme Caron avait voulu le chanter. Quelle musique émouvante et quel prodigieux crescendo de pathétique et de terreur dans un acte comme celui de la prison qui, après tant de tristesses et de lamentations, se termine par cette radieuse explosion d'amour conjugal !

S'il est naturel, comme je le disais de Mlle Chenal, que les artistes débutants des deux sexes se sentent mordus par le désir d'aborder les rôles ou certains de leurs prédécesseurs se sont illustrés et soient tourmentés de l'ambition d'y briller à leur tour, il ne l'est pas du tout que ces mêmes chanteurs ou ces mêmes chanteuses souhaitent de s'essayer dans des rôles non encore classés, peu propres à les soutenir et qui n'ont fixé un moment l'attention du public que par le relief que certains interprètes d'élite ont su leur donner, car ici le profit ne serait pas proportionnel à la peine et, comme on dit vulgairement, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Telles sont les réflexions que je faisais en assistant à une représentation de *Miarka*, en voyant ce que le personnage de la Vougne, la vieille bohémienne, qui nous avait tant frappés le premier jour, était devenu en passant des mains expérimentées de Mme Héglon dans celles, bien inhabiles, de Mlle Brohly. Celle-ci, c'est certain, déploie un zèle louable, se vieillit convenablement, fait consciencieusement les gestes, prend les attitudes ou reproduit les accents qu'on lui a enseignés, mais l'expérience et l'autorité manquent, partant l'action sur le public, et c'est alors qu'on s'aperçoit combien ce personnage en lui-même est peu de chose, avec les romances de salon qu'il est chargé de chanter, comment la créatrice avait su donner à ce rôle un caractère, une grandeur qui ne venaient que d'elle. Ce que j'en dis le ne devra pas décourager la jeune débutante dont la voix pourra se développer et le talent s'affermir, mais il est fâcheux pour elle qu'on l'ait désignée pour tenir un rôle assez mal consistant par lui-même, et qu'elle n'était pas capable de galvaniser. Avec les heureuses dispositions vocales et les qualités d'intelligence et d'application qu'elle a déjà montrées dans la Vougne, il n'est que d'attendre une autre épreuve et de compter sur l'avenir.

De ces deux chanteuses-là, l'une monte et l'autre descend, mais celle-ci est quand même encore un peu plus haut que celle-là.

La Société des Concerts du Conservatoire, qui entre dans sa soixante-dix-neuvième année, a

déjà donné huit concerts cet hiver, autrement dit combiné quatre programmes et sur chacun de ces programmes figurait une œuvre d'un compositeur français relativement jeune, ayant déjà été exécutée ailleurs, ayant été déjà discutée et applaudie en mainte circonstance, mais à laquelle il n'était pas excessif d'ouvrir enfin la porte du sanctuaire de la rue Bergère. La première était la symphonie pour orchestre et piano de M. Vincent d'Indy, sur un thème montagnard français, une symphonie où s'affirma, il y a longtemps déjà, la future maîtrise de l'auteur avec beaucoup de charme et de couleur agrée, dans les deux premiers morceaux, avec beaucoup de verve et de force dans la finale, où le beau style et la solide virtuosité de M. Alfred Cortot ont particulièrement brillé, car c'est là une des œuvres qu'il paraît avoir le plus de plaisir à interpréter. La seconde était le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, de M. Claude Debussy, dont l'inspiration vaporeuse et les formes mélodiques insaisissables et les harmonies si fluides ne peuvent plus surprendre aujourd'hui quiconque s'occupe un peu sérieusement de musique et que je n'aurais pas cru que personne pût encore accueillir par des marques de désapprobation très franches. La même chose s'est d'ailleurs produite après le dernier morceau de la belle symphonie en *si bémol* de M. Albéric Magnard, la troisième où j'ai toujours fort goûté les piquantes sonorités, les rythmes variés du *scherzo*, le joli coloris pastoral de l'andante et la gaieté débordante du finale au milieu duquel reparaissent les beaux accords religieux qui avaient résonné au début de la symphonie et qui l'encadrent, qui en font ainsi l'unité très sensible. Il n'y avait pas à craindre d'orage avec *la Belle au bois dormant*, de M. Georges Hüe, qui figurait au quatrième programme après nous avoir été révélée aux Concerts de l'Opéra en 1896, et la jolie couleur légendaire, les fines touches instrumentales de ces petits morceaux, si brefs, si légers, n'ont pas été moins appréciés du public aujourd'hui qu'autrefois. Puisse à présent la Belle-Princesse ne pas attendre dix ans encore avant de s'éveiller !

De plus, la Société des Concerts a ajouté à son répertoire une des œuvres les plus plaisantes de Bach, sa cantate profane: *le Défi de Phébus et de Pan*, où le vieux *Cantor* marque — à sa manière — autant de gaieté, de belle humeur, qu'il en pouvait avoir et s'amuse à dépeindre le tourbillon des vents par des triolets précipités des cordes et des trilles prolongés des instruments de bois; à produire un effet comique par la répétition de la première syl-

labe d'un mot, comme Offenbach, qui ne pensait pas imiter Bach, le fera par la suite; à rappeler quelles oreilles ont poussé instantanément sur la tête de Midas par des hi-han imitatifs des violons d'un effet assez drôle. Autant de fois qu'il a plu à Lamoureux de faire chanter cette cantate pour laquelle il avait une prédilection très marquée, autant de fois j'ai pris plaisir à l'entendre et je me rappelle que la dernière exécution, donnée il y a une dizaine d'années environ, était particulièrement brillante avec Mmes Lovano et Rémy, MM. Lafarge, Ch. Morel, Bailly, mais, à chaque audition, je remarquais que les airs vifs et gais de Momus, de Pan, de Midas, étaient de beaucoup ceux qui plaisaient le plus au public, tandis que ceux plus longs, plus trainants de Mercure et de Phébus le laissaient dans une demi-torpeur. Et c'est encore ce que j'ai pu observer l'autre jour, en ajoutant à la seconde catégorie un air de Tmolus, que Lamoureux supprimait autrefois, sans grand dommage, à mon avis; mais n'est-il pas de mode à présent d'applaudir tout, absolument tout, du grand Sébastien-Bach ?

L'exécution présente était d'ailleurs satisfaisante ainsi qu'il est de règle au Conservatoire, mais non parfaite, n'en déplaise à M. Marty, car il y régnait une certaine lourdeur, et de plus, comment approuver la substitution du piano au clavecin pour la réalisation du *continuo* dans les récits et certains airs, sous le prétexte digne de M. de La Palisse que si Bach eût connu le piano, il en aurait amplement profité ? Mme Auguez de Montalant dont la conscience et la sûreté ne sont plus à louer, s'est fait fort d'applaudir dans l'air si piquant de Momus, mais sans y mettre autant de malice et de gaieté qu'il comporte (ici, nous touchions presque à l'opérette) et Mme Suzanne Labombe s'est distinguée dans celui de Mercure qui, vaut surtout par le babillage ininterrompu des deux flûtes. MM. Frolich et Plamondon ont également bien rendu les airs comiques de Pan et de Midas (mais jamais on ne les a redemandés, malgré ce qu'ont écrit des gens qui n'assistaient sûrement pas au concert; ah! les bons juges que voilà!), tandis que MM. Bouvet et Engel avaient la partie moins belle avec les airs de Phébus et de Tmolus, sans compter qu'il serait peut-être temps pour ces deux excellents artistes, puisqu'ils viennent d'être nommés professeurs au Conservatoire, de se contenter de professer. Mais à qui donc le public, une fois lancé et la symphonie de M. Magnard une fois passée, aurait-il marchandé ses bravos ?

Que vous ai-je dit plus d'une fois ? Que vous disais-je encore il y a quinze jours ? Que les chefs d'orchestre entrepreneurs de concerts et présidents d'associations musicales ayant à veiller aux intérêts pécuniaires de tous les associés, sont tenus d'agir avec prudence et de faire en sorte que les recettes soient toujours satisfaisantes; qu'il leur faut pour cela, abstraction faite de leurs goûts personnels ou des conseils qu'on peut leur donner, s'efforcer de répondre aux goûts déclarés comme aux désirs secrets du public, en faisant alterner sur leurs programmes les œuvres consacrées dont il raffole et les nouveautés propres à piquer sa curiosité, sans trop l'effaroucher. C'est à quoi s'efforcent MM. Colonne et Chevillard, avec une persévérance égale et un égal succès, puisque leurs entreprises sont également florissantes, mais il peut y avoir quand même des hauts et des bas entre diverses séances, et c'est alors, c'est lorsque le public paraît hésiter, qu'ils doivent avoir recours aux grandes œuvres classées, sources assurées de grosses recettes, aux grandes œuvres rémunératrices, qu'ils ont toujours en réserve. Ainsi viennent-ils de faire en se tournant d'abord du côté de Wagner, puis en donnant chacun deux fructueuses auditions de *la Damnation de Faust*, ce qui leur permet de reprendre dès à présent le cours de leurs concerts ordinaires, où des productions nouvelles figurent à côté des créations consacrées de la musique instrumentale: n'oublions pas les « Trois heures inédites de musique française », établis par M. Henry Marcel.

C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger les trois nouveaux morceaux de M. Arthur Coquard, un grand voyageur devant l'Éternel, car il n'a fait qu'un saut des Pyrénées en Norvège et après avoir transcrit en musique ses *Impressions pyrénéennes*, il nous communique aujourd'hui, toujours au moyen des sons, celles qu'il convient de ressentir sur le fjord, à Molde et au Cap Nord (diable! je ne savais pas qu'il fût allé si loin!) — et c'est toujours M. Chevillard qui s'en fait l'interprète. Avec M. Coquard, il n'y a jamais de surprise fâcheuse à craindre: il a des idées trop justes sur son art et connaît trop bien son métier pour jamais tomber dans l'excessif et l'on peut être assuré que ce qui coule de sa plume est toujours judicieusement conçu et agréablement réalisé. Ces qualités se retrouvent encore dans ses trois tableaux norvégiens et cette tranquille navigation sur les fjords, par un beau jour d'été, au milieu des cascades bruisantes; la douce soirée passée à Molde auprès de joyeux buveurs que fait taire un in-

stant le passage d'une belle jeune fille indifférente, enfin, l'évocation du Cap Nord, avec le soleil qui déchire un moment les nuages, puis s'éteint dans le brouillard, ont inspiré à M. Coquard trois pages d'une musique ingénieuse et pittoresque qui n'est jamais ni banale ni par trop raffinée. Au total, une œuvre qui témoigne de nouveau du talent bien pondéré de l'auteur.

Pendant que nous voyageons avec M. Coquard, M. Colonne faisait jouer une symphonie en trois parties de M. Georges Enesco, le jeune compositeur roumain dont je vous entretiens plus d'une fois et chez qui j'aurais aimé à constater l'heureuse transformation qu'on dit s'être opérée par le travail; mais, avec la meilleure volonté du monde, il ne m'était pas possible d'entendre à la fois deux œuvres qui se jouaient à la même heure, aux deux extrémités de la ville.... Enesco, Coquard, d'autres encore, c'est très bien. Mais Wagner et Berlioz ne sont toujours pas loin.

Pour finir, donnons acte à MM. Edmond Malherbe et Charles Levadé, tous les deux grands prix de Rome de 1899, des morceaux qu'ils ont dû envoyer de la Villa Médicis et dont l'exécution officielle vient seulement d'avoir lieu au Conservatoire. Quand donc M. Malherbe cessera-t-il de perdre son temps, sa peine et sa science, qui n'est pas mince, à nous offrir des transcriptions en musique de tableaux célèbres (voici *les Illusions perdues*, de Gloyre, après les copies musicales du Titien, et de Baudry dont j'ai déjà dû vous parler), toutes transcriptions qui représentent un travail considérable et demeurent presque inintelligibles, même avec la description du sujet sous les yeux ? M. Levadé, de son côté, s'il ne s'élève pas au-dessus d'une moyenne honorable quand il s'inspire du psalme CXI (certain air du contralto dialoguant avec le chœur est cependant d'un sentiment louable), a su trouver tant et plus de finesse d'harmonie, de fluidités mélodiques et de raffinements d'orchestre pour chanter *l'Amour d'Héliodora*, en sept petites pièces inspirées de l'Anthologie grecque (écoutez surtout la quatrième: *Je cueillerai la giroflée blanche*, avec ce vif gazouillis de la flûte et du hautbois; puis la sixième: *O nuit!* soutenu par l'alto, par le cor) et que Mme Raunay a toutes délicieusement soupirées, de sa voix la plus caressante... Et voilà deux musiciens de plus qui se lancent dans la carrière, au petit bonheur !